

# LA VEUVE AUX TALONS ROUGES



roman

PASCALE DUSSAULT

LES ÉDITIONS JCL 

LA VEUVE  
AUX TALONS  
ROUGES

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Dussault, Pascale, 1987- , auteure  
La veuve aux talons rouges / Pascale Dussault  
ISBN 978-289431-651-1  
I. Titre.  
PS8607.U874V48 2018 C843'.6 C2018-941120-1  
PS9607.U874V48 2018

© 2018 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Maxime Bigras

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

*Distribution au Canada et aux États-Unis*

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

*Distribution en France et autres pays européens*

DNM

librairieduquebec.fr

*Distribution en Suisse*

SERVIDIS/TRANSAT

servidis.ch



*Suivez Les éditions JCL sur Facebook.*

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

PASCALE DUSSAULT

LA VEUVE  
AUX TALONS  
ROUGES

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure  
aux Éditions JCL

*La fiancée au corset rouge*, 2016

*La mariée au collier rouge*, 2017

# 1

*Près de Port-Mouton, Acadie, mai 1690*

Penchant la tête sur le côté, je rabattis sur mon épaule mes cheveux frisés par l'humidité océane. À la lueur ténue de la lanterne, les boucles entremêlées luisaient comme du bois d'ébène. J'allais ouvrir ma chemise de nuit, mais les mains de mon beau-frère Barthélémy arrêterent les miennes.

— Laisse-moi le faire.

Le plafond de la cabine était bas, si bas que, debout derrière moi, Barthélémy ployait le cou. L'air frigide me fit frissonner tandis que ses doigts glissaient le long de mes clavicules. Il était monté sur son premier navire à l'âge de douze ans et j'avais l'impression que chacune des vingt années qu'il avait passées en mer avait davantage durci la peau de ses mains, qui était aussi rêche que les planches du pont, celles que le va-et-vient des marins n'avait pas polies. Il effleura la dentelle du col de ma chemise, puis repoussa celle-ci pour qu'elle tombe jusqu'à mes coudes repliés.

Pendant presque une année entière, Barthélémy m'avait donné refuge dans sa maison à Rochefort, puis sur la *Friponne*, la frégate qu'il commandait, et toujours, il m'avait traitée avec la plus grande des déférences. Jamais il ne m'avait touchée ainsi. Le souffle un peu sifflant, j'abaissai mes paupières tremblantes tandis que la chaleur de ses mains s'arrêtait sur mes avant-bras.

Je connaissais si bien le tatouage que j'avais au dos que j'aurais pu le dessiner sans miroir.

Sur mon omoplate gauche était gravée en cinq ou six lignes épaisses la silhouette d'un chat sauvage qui paraissait se mouvoir lentement sur des pattes de velours, avec une gueule ouverte et une malice terrible dans les yeux. Sur mon omoplate droite, mon ancien amoureux Arend van Staaten avait esquissé sa propre signature, un aigle en vol. Entre les deux s'entortillaient les courbes d'arabesques complexes, si bien que les méchantes créatures semblaient symétriquement enserrées dans une profusion de fleurs, ou peut-être une paire d'ailes.

Barthélémy caressa le fauve d'un doigt, puis de la main entière, comme pour s'assurer qu'il n'était pas que peinture. Il s'abstint de toucher l'aigle.

— Il y a longtemps que je voulais le voir, mais que je n'osais te le demander.

— Je sais.

À gestes méticuleux, il remit ma chemise en place, oubliant une main sur ma joue.

— Une gentille petite femme comme toi, tatouée comme un guerrier abénaquis... Si ton oncle décide de te remarier, il faudra avertir ton futur mari avant les noces.

— Je n'épouserai personne d'autre que toi, répondis-je en me tournant à demi vers lui.

À la lumière pauvrete, ses cheveux et sa fine moustache semblaient rouges et ses yeux, plus noirs que bleus. Il se tenait si proche dans la cabine exigüe que si j'en avais eu envie, j'aurais pu l'embrasser sans autre mouvement qu'un haussement de menton. Cette proximité inhabituelle l'émouvait ; à chaque inspiration, sa poitrine se soulevait tant que sa chemise fripait la mienne.

— Je t'aime, Linette, mais tu es mineure et sous la tutelle de ton oncle Michel. Si ma mémoire est bonne, il est fort religieux et ne m'a jamais porté dans son cœur. Acceptera-t-il que tu épouses ton beau-frère en dépit de l'interdit de l'Église, qui considère notre amour comme de l'inceste ?

Dire que je l'aimais aussi eût été malhonnête.

Rien ne me bouleverserait jamais plus le cœur comme la passion que j'avais éprouvée pour Arend. Elle m'avait poussée à commettre des crimes et des sacrilèges qui m'avaient peut-être déjà vouée à l'enfer : j'avais tué et menti pour lui ; je l'avais clandestinement épousé selon le rite abénaquis ; je l'avais regardé tuer Olivier en duel, mon mari légitime. Cependant, enceinte, j'avais choisi de fuir l'insoutenable tourmente et j'avais laissé Barthélémy me ramener en France, mettre un océan entre Arend et moi. Dans sa maison à Rochefort, il avait bercé et consolé mon âme. Malgré les cris de sa mère qui savait bien que mon mariage avec Olivier n'avait pas été consommé, il avait insisté pour mentir au notaire et donner le nom de *Beauregard* à mon enfant pour lui épargner l'infamie d'une naissance illégitime. Ensemble, nous avons imploré Dieu de nous pardonner, les os de nos genoux gelés contre la pierre de la vieille église romane. Parce que je ne méritais rien des grâces qu'il m'offrirait placidement, presque en silence, encore et encore, je m'enfermais au confessionnal pour qu'il ne doute pas de ma contrition.

Comme l'onde silencieuse à laquelle la caresse de la brise donne la force de traverser tout un lac, mon affection pour Barthélémy se nourrissait de la tranquille constance qu'il cultivait. Auprès de lui, j'avais retrouvé le réconfort de la religion, de la sécurité et de la dignité. Malgré une réticence obstinée que je n'aurais su m'expliquer, l'idée de l'épouser m'était devenue familière. Mais voilà que c'était lui qui se laissait démonter. J'avais été habituée à partager mon ordinaire avec des hommes aux besoins plus pressants et aux désirs moins facilement contrariés.



— Tu as convaincu l'évêque de La Rochelle, dis-je, le ton coupant. Tu as soulagé sa conscience, tu l'as grassement payé pour qu'il nous accorde une dispense, et il s'est rangé de notre côté. Que je sois ou non la veuve de ton frère, il a promis de nous marier dès notre retour. Michel m'aime, mais il ne souhaite guère s'encombrer de moi. Quand il verra que tu es bon et honnête, il me donnera la permission de t'épouser.

Comme en reproche, il me repoussa de quelques pouces, mais pas si loin qu'il ne puisse appuyer son menton sur mon front.

— Ce n'est pas sa permission que je souhaite, mais sa bénédiction.

Agacée qu'il alourdisse de réprimandes ma tendresse pour lui, laquelle avait déjà tant de mal à prendre son envol, je rétorquai avec plus d'aigreur qu'il ne le méritait :

— Tu es trop dévot.

— Et toi, pas assez.

Je fis la moue.

Après de longues années en mer, Michel s'était établi comme maître de barque à Québec. Désormais mon tuteur, il m'ordonnait de l'y rejoindre. L'idée qu'un homme aussi droit que lui me voie dans cette situation – veuve à vingt et un ans ; mère d'une enfant à la paternité douteuse ; femme courtisée par son beau-frère, lui aussi veuf ; ouaille peu assidue et toujours distraite à l'église – m'emplissait d'appréhension.

Soudain embarrassée par mon manque de modestie, je tirai ma chemise si haut que le collet m'effleura le cou. Cependant, aveugle à mon malaise, Barthélémy sortit de sa poche un iris qui ne semblait pas avoir eu un instant pour se faner depuis qu'une main précautionneuse l'avait cueilli. Sur chaque pétale, des veines

blanches s'étiraient d'un cœur jaune clair comme les rayons de soleil d'une mosaïque byzantine. Tout en lui souriant, il prit la fleur entre ses doigts et la glissa derrière mon oreille.

— Tu as envoyé chercher un iris à terre ! m'étonnai-je.

— Pourquoi pas ? dit-il en tournant ses épaules trop larges pour franchir la porte. Les berges en sont toutes bleues en cette saison, mais dans quelques mois, elles seront retournées aux herbes et il n'en restera pas même le parfum. Bonne nuit, Linette.

Une brise saline agitait ses cheveux et il me semblait que la fraîche odeur de pinède et de goémon émanait de lui. Contre le noir du dehors, il paraissait retenir la lumière. Et ce surnom, Linette... À force de l'entendre, je m'étais faite à son son. Toutefois, de retour le long des côtes sauvages de l'Acadie, je le trouvais d'un réconfort inattendu. Adélie – Adélinette – Linette. Dans son cœur, l'affection avait tordu mon nom pour l'adoucir davantage, pour en faire un lien spécial et unique entre lui et moi, entre le capitaine et la « gentille petite femme » qu'il protégeait comme une estacade contre la houle. J'aurais voulu avoir la sagesse de souhaiter qu'il referme cette porte sans me quitter.

— Bonne nuit, Barthélémy.

Il s'attarda, ses yeux glissant de mon visage à celui de ma fille, Victoire, que j'avais embobelinée de fourrures dans une caisse boulonnée au sol.

— Elle n'a que trois mois et a passé presque toute sa vie sur l'Atlantique, dit-il avec un attendrissement qui aurait mieux convenu à un père qu'à un parrain. Mais elle est déjà toute belle comme toi.

Un grand bonheur serein fit flageoler mes genoux. Je lui souris tandis qu'il s'en allait sans un mot de plus.

Nous nous étions efforcés de parler à voix basse. Ce fut un ordre qu'il cria au-dehors qui éveilla Victoire, à moins que ce ne soit les pas scandés de l'homme qui lui obéit. Victoire se mit à hurler sa colère et sa faim à en alerter tout le navire, serrant de toutes ses forces ses poings minuscules. Je me précipitai pour la prendre dans mes bras.

Comme toujours, sa lourdeur me surprit, comme la vigueur avec laquelle elle s'époumonait et tenait haut la tête malgré son jeune âge. Le vacarme noya quelques grossièretés que je murmurai contre les marins – tous les marins, je n'épargnai pas Barthélémy. Après des mois sur cette frégate, ils n'avaient pas encore compris combien le sommeil de Victoire était délicat. Même quand elle avait les paupières baissées et qu'une respiration régulière soulevait sa petite poitrine, j'avais l'impression qu'elle veillait sur moi comme les oies des chroniques antiques veillaient sur le Capitole de Rome, prêtes à s'éveiller au moindre souffle d'air incongru pour donner l'alarme.

— Chut ! Chatonne, soufflai-je en la berçant. Il n'y a ici ni loup, ni Bostonnais, ni croque-mitaine.

Deux énormes yeux noirs fouillèrent la cabine, fort lentement et sérieusement, comme si mes dires ne valaient pas une bonne enquête, puis Victoire se calma et agita un bourgeon de nez froid dans la dentelle de ma chemise. Y ayant trouvé mon sein, elle se contenta de trois gorgées de lait et se rendormit. En me balançant doucement sur une jambe, puis sur l'autre, je songeai au monde froid au-dehors. En traversant l'Atlantique Nord, on craignait la tempête, les glaces errantes, les grands vents... Cependant, les côtes acadiennes, si noires dans la nuit, n'offraient guère de réconfort, même sous le soleil. Quand nous étions arrivés en vue de la terre, la lumière n'avait révélé que l'horizon vert et noir de la forêt au bas duquel les rochers des berges dessinaient une rayure claire. Et puis, il y avait la menace de la guerre avec l'Angleterre et ses colonies toutes proches. La *Friponne* était chargée de ravitaillements

et d'armes pour assurer la défense de l'Acadie. Elle transportait aussi le lieutenant de Villebon, qui était le second du gouverneur Meneval et qui venait de passer l'hiver en France; des soldats qui rejoindraient la garnison de Port-Royal; et un ingénieur chargé des réparations du fort depuis longtemps ruiné. Toutefois, les nouvelles étaient lentes à atteindre la France et nous ignorions dans quel état nous retrouverions la colonie.

Je savais que cette nuit-là, comme bien d'autres, je n'arriverais pas à m'endormir.

Je posai Victoire dans ses fourrures, la couvrant bien pour que le froid ne puisse trouver ses chairs tendres. Puis, je nouai une cape de velours écarlate sur mes épaules, éteignis la lampe et sortis sur le pont.

Comme presque tout l'équipage, Barthélémy avait dû aller dormir. Sous l'effritement scintillant de la Voie lactée, le rougeoiement de la pipe de l'officier Edmond Lafitte ressemblait à une étoile perdue. Assis seul au bord de la dunette, ses bottes noires se balançant au-dessus du tillac, il soufflait un nuage, la tête penchée comme s'il s'égarait dans ses propres réflexions. Sous sa perruque blonde, un sourire plissa le coin de ses yeux à mon approche.

— On chuchote que le capitaine s'est permis de passer quelque temps seul avec vous, Madame. L'aumônier s'en formalisera.

Sur ce navire ennuyeux, Barthélémy entretenait une stricte discipline. Personne ne bavardait, sauf cet impertinent officier. S'il avait gardé l'œil sur la porte de ma cabine, il était bien le seul. Amusée sans souhaiter le montrer, je m'approchai de l'officier jusqu'à me tenir entre ses bottes avant de le gourmander :

— Voilà qui ne vous regarde en rien, Monsieur.

— Oh, vous n'êtes pas toujours si acariâtre avec moi, ironisa-t-il en poussant les lèvres comme pour bouder. Qu'est-ce qui vous tourmente ?

Je n'eus qu'un pas à faire et quatre échelons à gravir pour le rejoindre sur la dunette et m'asseoir à ses côtés.

— La guerre. Me retrouver sous la coupe de mon oncle Michel.

Sachant bien que ce n'était pas tout, il garda le silence en laissant les commissures de sa bouche se retrousser. Ignorant la moquerie que j'y lisais, je me tournai vers la côte, d'où soufflait une brise toute collante d'humidité froide. Cette même brise avait-elle aussi désordonné ses boucles à lui, mon amour perdu, quelque part au-delà de cette majestueuse noirceur? Ma peau picota sous le tatouage depuis longtemps cicatrisé. J'ajoutai :

— Fouler les rives du même continent qu'Arend van Staaten.

*Arend Louis Diderik van Staaten*, répétais-je intérieurement. *Arie*. Il y avait presque un an que je n'avais osé prononcer son surnom, même dans un murmure.

— Arend! soupira Edmond en haussant un sourcil joueur. Le beau Flamand à qui chaque battement de votre cœur appartient... Celui qui n'en a laissé que des échos pour votre pauvre mari, Dieu ait son âme! ou même pour le capitaine.

Éternellement surprise de la franchise et de l'amitié qui nous liaient, je jetai un regard alentour pour m'assurer que nous étions seuls et répondis en le tutoyant :

— Ne te gausse pas de moi, Edmond. Je ne suis aux Amériques que pour que Michel m'autorise à me remarier. Je prie que Dieu m'épargne la douleur de revoir Arend. Les folies de mon cœur n'ont guère d'importance.

Il laissa échapper un rire, faisant vibrer la pipe entre ses dents. Il posa une main péremptoire sur mon épaule et m'attira si près de lui que mes cheveux dénoués touchèrent sa perruque. Il y avait du scandale dans l'intimité de notre amitié. Toutefois, au cours des interminables semaines de la traversée, elle s'était

resserrée si naturellement que je ne m'en étais guère inquiétée. Barthélémy m'avait dit plusieurs fois que s'il continuait de me «turlupiner», il tancerait Edmond et le remettrait entre les mains de Gros Jacques, qui s'occupait de châtier les marins désobéissants. À maintes reprises, j'avais répété à Barthélémy que malgré ses extérieurs frivoles, Edmond était au cœur un soldat loyal et empressé, et songer qu'il convoite ce qui appartenait à son maître eût été présomptueux. Ce soir-là, comme souvent, je me demandai si je surestimais son mérite. Il chuchota :

— «Guère d'importance», c'est presque un blasphème, ma douce ! Pourquoi souhaites-tu si ardemment épouser le capitaine ?

Sans répondre, je le foudroyai du regard.

Il ouvrit grand les bras vers le rivage, la pipe en équilibre précaire entre ses lèvres, avant d'ajouter :

— Tu es impétueuse et vivante comme la belle sauvagerie de ce pays. Et lui, si sérieux, si droit, si... fastidieux !

— Est-ce donc ce qui te préoccupe alors que les Bostonnais peuvent à tout moment...

— Tu es la seule femme sur ce navire, m'interrompit-il. La seule femme qu'on ait vue depuis plus d'un mois. Tu pourrais choisir l'un des soldats, n'importe lequel pour autant qu'il soit célibataire. Même l'ingénieur et monsieur de Villebon te lorgnent comme le roi regardait la Montespan dans sa jeunesse. Il n'y a que le capitaine qui te soit interdit. Ne sais-tu pas que nous rêvons tous à toi ? Dépêche-toi, avant que nous redescendions à terre et que nous nous souvenions qu'il existe d'autres femmes au monde.

— Tais-toi ! Barthélémy ne plaisante pas au sujet de Gros Jacques. S'il t'entendait raconter pareilles inepties...

— Oh, je n'ai pas terminé ! Quelle délicieuse différence ta présence fait à bord ! Quand nous ne sommes qu'entre hommes

sur cette frégate, nous vivons comme des gueux et abandonnons en même temps les fines étoffes et les bonnes manières. Nous nous enivrons, jurons, jouons, crachons. Toi ici, nous nous rasons, brossons nos habits, parlons à mi-voix, sourions à ton passage, derrière ton dos, surtout. Nous espérons que tu échapperas un mouchoir parfumé pour te le rendre. Parfois, ton rire est frais et joyeux comme une petite brise entre des feuilles de saule. Parfois, tu es triste. Chacun souhaite être celui qui t'égaiera. Les hommes sont jaloux que tu veuilles bien être mon amie.

— Mais pour combien de temps!

Tandis que les longs doigts griffus que l'angoisse avait refermés sur mon cœur se desserraient, une irréfrenable envie de rire me prit. Peut-être qu'Edmond aurait pu par un tel discours charmer une fille plus naïve que moi. Toutefois, j'étais trop accoutumée à ses sornettes pour en faire cas. Je me retins de lui faire remarquer que l'officier de Villebon ne me regardait jamais qu'avec agacement, que je n'avais pas dans mon bagage un seul mouchoir parfumé et que tous les saules du monde devaient s'offenser d'être comparés à mes éclats de rire bouffons.

Cependant, Edmond baissa vers moi ses yeux pâles, où ni les batailles, ni les tristesses, ni mon mécontentement n'avaient encore laissé d'ombres. Il ressemblait à un chérubin, avec autour des pupilles un cercle gris qui paraissait vouloir se resserrer, étrangler le noir et l'effacer. Innocent comme un gamin au prie-Dieu, il répéta :

— Nous rêvons tous à toi.

— Barthélémy m'a dit que tu avais une maîtresse à Paris, rétorquai-je en plissant méchamment les yeux. Rêve donc à elle.

— J'en *avais* une. La belle Perrine de la rue Neuve-des-Boulangers, avec son tablier à poches rouges, où elle avait toujours les mains fourrées, et ses cils roussâtres, où mes affronts à sa modestie

suspendaient parfois des larmes. Pas de vraies larmes, non. Des larmes de coquetterie qui disaient: «Embrasse-moi encore, Edmond, et mets ta main là que j'aie de quoi scandaliser le curé en confesse.» Ne ris pas! Je suis maintenant comme toi, orphelin non seulement de parents, mais aussi de cœur. La marine m'a si longtemps éloigné de la terre ferme que Perrine en a invité un autre à l'embrasser sur les sacs de farine de son arrière-boutique.

Je n'avais jamais mis les pieds à Paris, et la manière dont Edmond me décrivait sa vie dans la capitale m'amusait au plus haut point. Cette fois, comme toujours, j'avais un mal terrible à garder un air sévère. Je m'offusquai :

— Je n'arrive pas à croire que tu trouves le moment opportun pour me raconter de telles inepties, alors que les Bostonnais peuvent à tout moment tomber sur nous.

— Qu'ils viennent, répondit-il en haussant une seule épaule. Nous sommes de vrais militaires. Ces Bostonnais ne sont guère que des laboureurs, des pêcheurs et de vulgaires pirates. Et puis, il y a plus de mousquets sur ce navire qu'il y en a dans toute l'Acadie, et certainement plus de canons. Nous les coulerons.

Je n'aurais pas dû faire dériver la conversation loin du badinage. Songer à la guerre, aux dangers auxquels j'exposais Victoire, à ceux qu'Arend bravait sans doute, gela chaque parcelle de ma peau que trouvait la brise.

— Et comment les repérerons-nous, les Bostonnais? Tu connais les côtes acadiennes. Toutes ces anses, ces estuaires, ces mouillages déserts, ce sont des cachettes pour les Français comme pour les Bostonnais. Il y en a tant! Si on en déroulait tous les replis et les alignait bout à bout bien droitement, on découvrirait sans doute que le rivage de l'Acadie est plus long que celui de la France. Et ce brouillard qui monte et qui disparaît sans plus d'avertissement



qu'un coup de vent... Nous sommes sur la seule frégate française, ici. Une armée pourrait attendre tapie tout proche et nous n'en saurions rien. Un navire, cela ne laisse pas de traces dans l'écume.

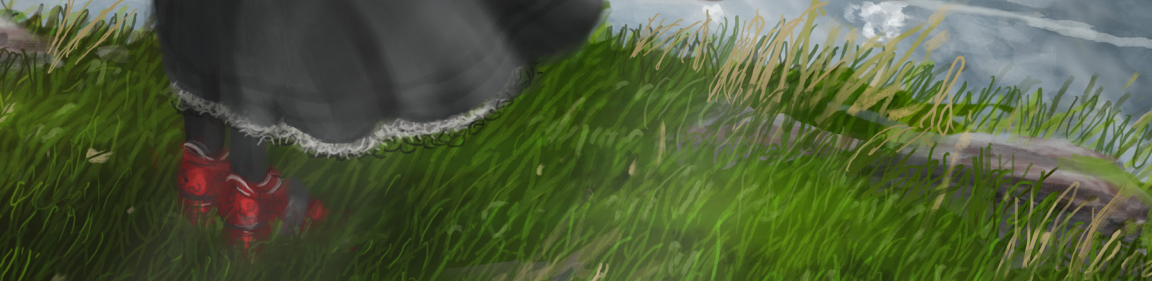
Il rit à en échapper sa pipe, dont le bec se brisa contre les planches du tillac.

— Peureuse !

— Oh, tu m'horripiles ! Tu sais bien que je ne m'inquiète que pour le sort de Victoire.

Il glissa au bas de la dunette pour récupérer les éclats de porcelaine. Quand il leva les yeux vers moi, le pincement de ses lèvres accentua leur minceur naturelle et son regard devint sérieux.

— L'inquiétude nous taraude tous pour son sort, pour le tien et pour le nôtre. Quand nous rencontrerons les Bostonnais, nous ferons de notre mieux. Comme toujours.



### *Acadie, mai 1690.*

Ayant décidé de sceller leur union, Adélie et Barthélémy ont atteint les côtes d'Amérique. Les deux amoureux comptent à présent se rendre à Québec pour demander le consentement du frère et tuteur de la jeune orpheline.

Mais avant d'embarquer pour ce nouveau voyage tumultueux, Adélie apprend avec désolation que son ancien amant, Arie, a été tué à la guerre. Pour ajouter à son tourment, la belle se voit brutalement imposer un lourd fardeau qu'elle ne doit divulguer à personne. Sans tarder, l'arrivée des futurs époux dans la grande cité est troublée par la rumeur de l'approche d'une flotte anglaise, qui affole les habitants.

Déchirée entre le secret qui la tenaille et l'hésitation croissante à lier sa destinée à celle de Barthélémy, Adélie est confrontée au dilemme de sa vie... Quand les Anglais jetteront l'ancre devant Québec et que s'enchaîneront les bombardements, choisira-t-elle de suivre son cœur ou sa loyauté envers ses compatriotes ?

Finaliste au prix France-Acadie 2017,  
Pascale Dussault reprend la plume  
élégante qu'on lui a connue dans  
*La fiancée au corset rouge* et  
*La mariée au collier rouge* pour nous  
offrir une nouvelle fresque historique  
des plus captivantes.

